

CH. CHADENAT,
Librairie Américaine et Coloniale,
17 Quai des Grands-Augustins,
PARIS.



John Carter Brown
Library
Brown University



Exemplar de Tomason - Compa
- avec son chiffe.

Page compositée, avec son chiffe.

43602

(B)

45

LETTRE DE M. D. L. C.

A M***.

*SUR le sort des Astronomes qui ont eu part
aux dernières mesures de la terre, depuis
1735.*

*LETTRE DE M. GODIN DES ODONAIS,
& l'aventure tragique de Madame Godin dans
son voyage de la province de Quito, à
Cayenne, par le fleuve des Amazones.*

A Etouilly, près Ham, en Picardie, 20 Oct. 1773.

Vous vous êtes intéressé, Monsieur, aux travaux de l'Académie des Sciences pour la mesure de la terre, & vous êtes curieux de savoir le sort de tous ceux qui ont eu part à cet ouvrage dans des voyages au-delà des mers, depuis 1735. Je pourrois vous répondre par ce vers de Virgile :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Dans cette vaste mer, échappés au naufrage,
On voit quelques nochers se sauver à la nage.

Nous partîmes de la Rochelle au mois de Mai 1735, munis des passe-ports de Sa Majesté Catholique le Roi *Philippe V*, pour aller mesurer les degrés voisins de l'équateur dans ses États de l'Amérique méridionale. Nous étions trois Académiciens, M. Godin, M.

A

Bouguer & moi. Nous avons pour adjoints *M. Joseph de Jussieu*, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, frere des deux Académiciens, & qui fut reçu à l'Académie pendant son absence ; *M. Séniergues*, Chirurgien ; & pour nous aider dans nos opérations, *M. Verguin*, Ingénieur de la Marine, *M. de Morainville*, Dessinateur pour l'Histoire naturelle, *M. Couplet*, neveu de l'Académicien ; *M. Godin des Odonais*, qui fera le principal sujet de cette lettre, & le sieur *Hugo*, Horloger, Ingénieur en instrumens de mathématique ; nous nous joignîmes, à Carthagene d'Amérique, à deux Lieutenans de vaisseaux Espagnols, nommés par la Cour de Madrid, pour assister à nos observations.

L'année suivante *M. de Maupertuis*, chargé d'aller mesurer les degrés du méridien sous le cercle polaire arctique, s'embarqua à Rouen avec *MM. Clairaut, Camus & le Monnier* le cadet, Académiciens, *M. l'Abbé Outhier*, *M. Celsus*, Astronome Suédois, & quelques autres aides.

En 1751, *M. l'Abbé de la Caille*, Académicien, partit pour le Cap de Bonne-Espérance, où le moindre de ses travaux fut la mesure de deux degrés du méridien.

Des cinq voyageurs qui ont vu le cercle polaire, il ne reste que *M. le Monnier*. *L'Abbé de la Caille* qui fit seul le voyage du Cap, & dont la santé paroissoit à toute épreuve, de

retour à Paris, a été la victime de son zèle astronomique, en 1762; & un Académicien (1) plus jeune que lui, qui l'avoit pris pour modèle, a eu depuis le même sort en Californie en 1769.

Parmi mes compagnons de voyage à l'équateur, M. *Couplet*, le plus robuste, & l'un des plus jeunes, à peine arrivé à Quito, fut emporté en trois jours par une fièvre maligne. J'ai rendu compte ailleurs de la fin tragique de notre Chirurgien (2). M. *Bouguer* est mort d'un abcès au foie en 1758; M. *Godin*, qui avoit passé au service d'Espagne, où il étoit Directeur de l'Académie des Gardes de la Marine à Cadix, plus jeune que M. *Bouguer*, ne lui a survécu que deux ans; M. de *Morainville*, resté dans la province de Quito, s'est tué en tombant d'un échafaud d'une Eglise qu'il bâtissoit à Cicalpa, près la ville de Riobamba. Il y a plus de quinze ans que je n'ai de nouvelles directes du sieur *Hugo* qui s'est marié à Quito. Je ne parle point ici de plusieurs de nos gens, tant blancs que noirs, péris dans le cours du voyage, deux desquels de mort violente.

Le Commandeur *Don George Juan*, l'ancien des deux Officiers Espagnols nos adjoints,

(1) M. l'Abbé *Chappe d'Auteroche*, mort en Californie quelques jours après son observation du passage de Venus sur le soleil en 1769.

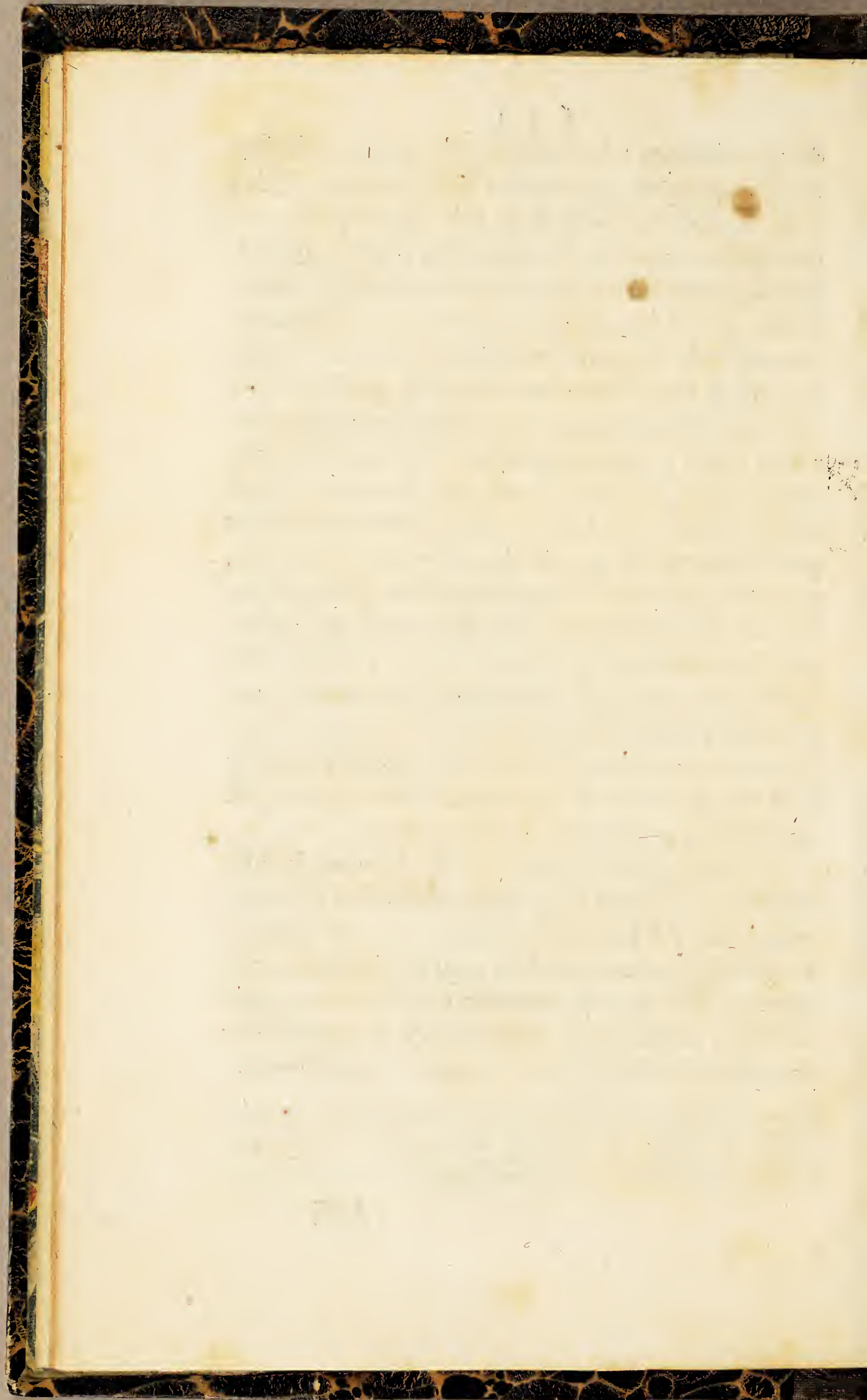
(2) Lettre sur l'émeute populaire de Cuenca, Paris 1745.

Capitaine de vaisseaux du Roi à son retour, puis Commandant des Gardes de la Marine d'Espagne, Chef d'escadre & Ambassadeur à Maroc, plus jeune que la plupart de nous tous, vient de mourir à Madrid d'une apoplexie. Le *D^r Joseph de Jussieu*, long-tems retenu par l'Audience royale de Quito à cause de sa profession, & depuis par le Vice-Roi de Lima, est de retour à Paris depuis deux ans; il a perdu la mémoire comme autrefois le célèbre *Dom Mabillon*, qui la recouvra depuis. *M. de Jussieu* n'a pas eu le même bonheur; & je ne fais si lui & moi pouvons à nous deux, être comptés pour un individu vivant. Une surdité qui a commencé en Amérique est devenue excessive, & depuis cinq ans j'ai perdu la sensibilité externe dans toutes les parties inférieures, dont je ne sens l'existence que par des douleurs internes dans les changemens de tems. Ainsi, des onze voyageurs de la zone torride, sans parler des domestiques, on ne doit compter pour existans aujourd'hui que *M. Verguin*, Ingénieur de Marine à Toulon, *Don Antonio de Ulloa*, Chef d'escadre dans la Marine d'Espagne, ancien Gouverneur de la Louisiane (encore ne font-ils ni l'un ni l'autre exempts d'infirmités) & *M. Godin des Odonais* qui vient d'arriver à Paris après trent-huit ans d'absence, & qui va me donner matière à vous entretenir. J'ai reçu de lui, au mois d'Août dernier, la lettre suivante, sur les instances que je lui avois faites,

de me donner une relation du voyage de son épouse que j'ai connue dès son enfance, & des aventures de laquelle il ne m'étoit parvenu que des bruits vagues. Je crois ne pouvoir mieux faire que de vous envoyer une copie de la lettre de M. *des Odonais*. Vous verrez ce que peut le courage & la constance. Il n'y a point d'ame qui ne se sente attendrie au récit de l'horrible aventure d'une femme aimable élevée dans l'enfance, qui, par une suite d'événemens au-dessus de la prudence humaine, se trouve transportée dans des bois impénétrables, habités par des bêtes féroces & des reptiles dangereux, exposée à toutes les horreurs de la faim, de la soif & de la fatigue, qui erre dans ce désert pendant plusieurs jours, après avoir vû périr sept personnes, & qui échappe seule à tous ces dangers, d'une manière qui tient du prodige. Vous verrez enfin tout ce que doit M. *Godin* à la munificence de Sa Majesté Portugaise, & aux Officiers chargés de ses ordres.

Sur les représentations de M. *Godin*, le Ministre bienfaisant (1), qui a dans son département les Académies, vient de lui obtenir de Sa Majesté une pension, qu'il a bien méritée par son zèle & ses travaux pendant nos opérations, & par un si long exil de sa patrie vers laquelle il n'a cessé de tourner ses regards.

(1) M. le Duc de la Vrillière.





LETTRE

DE

M. GODIN DES ODONNAIS,

A M. DE LA CONDAMINE.

Saint-Amand, Berry, 28 Juillet 1773.

MONSIEUR,

Vous me demandez une relation du voyage de mon épouse par le fleuve des Amazones, la même route que j'ai suivie après vous. Les bruits confus qui vous sont parvenus des dangers auxquels elle s'est vue exposée, & dont elle seule de huit personnes est échappée, augmentent votre curiosité. J'avois résolu de n'en parler jamais, tant le souvenir m'en est douloureux; mais le titre de votre ancien compagnon de voyage, titre dont je me fais honneur, la part que vous prenez à ce qui nous regarde, & les marques d'amitié que vous me donnez, ne me permettent pas de refuser de vous satisfaire.

Nous débarquâmes à la Rochelle le 26 Juin dernier (1773), après soixante-cinq jours de traversée.

ayant appareillé de Cayenne le 21 Avril. A notre arrivée je m'informai de vous ; & j'appris avec déplaisir que vous n'étiez plus depuis quatre à cinq mois. Ma femme & moi vous donnâmes des larmes, que nous avons essuyées avec toute la joie possible, en reconnoissant qu'à la Rochelle, on lit moins les journaux littéraires & les nouvelles des Académies, que les gazettes de commerce. Recevez, Monsieur, notre félicitation, ainsi que Madame *de la Condamine*, à qui nous vous prions de faire agréer nos respects.

Vous vous souviendrez que la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, en 1742, lorsque vous partîtes de *Quito*, je vous dis que je comptois prendre la même route que vous alliez suivre, celle du fleuve des Amazones, soit par le desir que j'avois de connoître cette route, que pour procurer à mon épouse la voie la plus commode pour une femme, en lui épargnant un long voyage par terre dans un pays de montagnes où les mules sont l'unique voiture. Vous eûtes l'attention, dans le cours de votre navigation, de donner avis dans les missions Espagnoles & Portugaises établies sur ses bords, qu'un de vos camarades devoit vous suivre ; & ils n'en avoient pas perdu le souvenir plusieurs années après votre départ. Mon épouse desiroit beaucoup de venir en France ; mais ses grossesses fréquentes ne me permettoient pas de l'exposer, pendant les premières années, aux fatigues d'un si long voyage. Sur la fin de 1748, je reçus la nouvelle de la mort de mon pere ; & voyant qu'il m'étoit indispensable de mettre ordre à des affaires de famille, je résolus de me rendre à Cayenne seul en descendant le fleuve, & de tout disposer pour faire prendre commodément la même route à ma femme. Je partis en Mars 1749 de la province de *Quito*, laissant mon épouse grosse. J'arrivai en Avril 1750 à Cayenne. J'écrivis aussi-

à M. de la Condamine.

9

tôt à M. Rouillé, alors Ministre de la Marine, & le priai de m'obtenir des passe-ports & des recommandations de la Cour de Portugal, pour remonter l'Amazone, aller chercher ma famille, & l'amener par la même route. Un autre que vous, Monsieur, seroit surpris que j'aie entrepris si lestement un voyage de quinze cents lieues, uniquement pour en préparer un autre; mais vous savez que dans ce pays-là les voyages exigent moins d'appareil qu'en Europe. Ceux que j'avois faits depuis douze ans, en reconnoissant le terrain de la méridienne de Quito, en posant des signaux sur les plus hautes montagnes, en allant & revenant de Carthagene, m'avoient aguerris. Je profitai de cette occasion pour envoyer plusieurs morceaux d'histoire naturelle au jardin du cabinet du Roi, entre autres la graine de *false-pareille*, la *butua* dans ses cinq espèces, & une grammaire imprimée à Lima, de la langue des Incas, dont je faisois présent à M. de Buffon, de qui je n'ai reçu aucune réponse. Par celle dont M. Rouillé m'honora, j'appris que Sa Majesté trouvoit bon que MM. les Gouverneur & Intendant de Cayenne me donnassent des recommandations pour le gouvernement du Para. Je vous écrivis alors, Monsieur; & vous eûtes la bonté de solliciter mes passe-ports. Vous m'envoyâtes aussi une lettre de recommandation de M. le Commandeur de *la Cerda*, Ministre de Portugal en France, pour le Gouverneur du Para, & une lettre de M. l'Abbé de *la Ville* qui vous marquoit que mes passe-ports étoient expédiés à Lisbonne, & envoyés au Para. J'en demandai des nouvelles au Gouverneur de cette place, qui me répondit n'en avoir aucune connoissance. Je répétai mes lettres à M. Rouillé, qui ne se trouva plus dans le ministère. Depuis ce tems j'ai sollicité quatre, cinq & six fois chaque année pour avoir les passe-ports, & toujours infructueusement. Plusieurs de mes

Lettres ont été perdues ou interceptées pendant la guerre. Je n'en puis douter, puisque vous avez cessé de recevoir les miennes, quoique j'aie continué de vous écrire. Enfin ayant ouï dire que M. le Comte d'Hérouville avoit la confiance de M. le Duc de Choiseul, je m'avifai, en 1765, d'écrire au premier sans avoir l'honneur d'en être connu. Je lui marquois en peu de mots qui j'étois, & le suppliois d'intercéder pour moi auprès de M. de Choiseul au sujet des passeports. Je ne puis attribuer qu'aux bontés de ce Seigneur le succès de ma démarche, puisque le dixième mois, à compter de la date de ma lettre à M. le Comte d'Hérouville, je vis arriver à Cayenne une galiote pontée, armée au Para par ordre du Roi de Portugal, avec un équipage de trente rameurs, & commandée par un Capitaine de la garnison de Para, chargé de m'y conduire, & du Para, en remontant le fleuve, jusqu'au premier établissement Espagnol, pour y attendre mon retour & me ramener à Cayenne avec ma famille : le tout aux frais de Sa Majesté Très-Fidèle : générosité vraiment royale & peu commune même parmi les Souverains. Nous partîmes de Cayenne les derniers jours de Novembre 1765, pour aller prendre mes effets à Oyapok (1), où je résidois. Je tombai malade, & même assez dangereusement. M. de Rebello, Chevalier de l'Ordre de Christ, & Commandant de la galiotte, eut la complaisance de m'attendre six semaines. Voyant enfin que je n'étois pas en état de m'embarquer, & craignant d'abuser de la patience de cet Officier, je le priai de se mettre en chemin, en me permettant d'embarquer quelqu'un, que je chargerois de mes lettres & de tenir ma place pour soigner ma famille au retour. Je jettai les yeux sur *Tristan d'O-*

(1) Fort sur la riviere de même nom à trente lieues au Sud de la ville de Cayenne

à M. de la Condamine.

11

reasaval que je connoissois depuis long-tems, & que je crus propre à remplir mes vues. Le paquet dont je le chargeois contenoit des ordres du Pere Général des Jésuites au Provincial de Quito & au Supérieur des Missions de Mainas, de faire fournir les canots & équipages nécessaires pour le voyage de mon épouse. La commission dont je chargeois *Tristan* étoit uniquement de porter ces lettres au Supérieur résident à la Laguna, chef-lieu des missions Espagnoles de Mainas, que je priois de faire tenir mes lettres à Riobamba, afin que mon épouse fût avertie de l'armement fait par ordre du Roi de Portugal, à la recommandation du Roi de France, pour la conduire à Cayenne. *Tristan* n'avoit d'autre chose à faire, sinon d'attendre à la Laguna la réponse de *Riobamba*. Il partit du poste d'Oyapok sur le bâtiment Portugais le 24 Janvier 1766. Il arriva à Loreto, premier établissement Espagnol dans le haut du fleuve au mois de Juillet ou d'Août de la même année. Loreto est une mission nouvellement fondée au-dessous de celle de Pévas, & qui ne l'étoit pas encore lorsque vous descendîtes la riviere en 1743, ni même lorsque je suivis la même route en 1749, non plus que la mission de Tavatinga que les Portugais ont aussi depuis fondée au-dessus de celle de San-Pablo, qui étoit leur dernier établissement en remontant. Pour mieux entendre ceci, il seroit bon d'avoir sous les yeux la carte que vous avez levée du cours de l'Amazone, ou celle de la province de Quito, inférée dans votre journal historique du voyage à l'équateur. L'Officier Portugais, M. de *Rebello*, après avoir débarqué *Tristan* à Loreto, revint à *Tavatinga*, suivant les ordres qu'il avoit reçus d'y attendre l'arrivée de Mad. Godin; & *Tristan*, au lieu de se rendre à la Laguna, chef-lieu des missions Espagnoles, & d'y remettre mes lettres au Supérieur, ayant rencontré à Loreto un mission-

naire Jésuite Espagnol nommé le Père *Yesquen* qui retournoit à Quito, lui remit le paquet de lettres par une bévue impardonnable, & qui a toute l'apparence de la mauvaise volonté. Le paquet étoit adressé à *la Laguna*, à quelques journées de distance du lieu où se trouvoit *Tristan*: il l'envoie à près de cinq cents lieues plus loin, au-delà de la Cordelière (1), & il reste dans les missions Portugaises à faire le commerce.

Remarquez qu'outre divers effets dont je l'avois chargé pour m'en procurer le débit; je lui avois remis plus que suffisamment de quoi subvenir aux dépenses du voyage dans les missions d'Espagne.

Malgré sa mauvaise manœuvre, un bruit vague se répandit dans la province de Quito & parvint jusqu'à Mad. *Godin*, qu'il étoit venu non-seulement des lettres pour elle, qui avoient été remises à un Père Jésuite, mais qu'il étoit arrivé dans les missions les plus hautes de Portugal une barque armée par ordre de Sa Majesté Portugaise pour la transporter à Cayenne. Son frère Religieux de Saint-Augustin, conjointement avec le Père *Térol*, Provincial de l'Ordre de Saint Dominique, firent de grandes instances au Provincial des Jésuites pour recouvrer ces lettres. Le Jésuite comparut, & dit les avoir remises à un autre; celui-ci se disculpa de la même manière, sur ce qu'il en avoit chargé un troisième; mais quelques diligences qu'on pût faire, le paquet n'a jamais paru. Je vous laisse à penser l'inquiétude où je trouva ma femme, sans savoir le parti qu'elle avoit à prendre. On parloit diversement dans le pays de cet armement; les uns y ajoutoient foi, les autres doutoient de sa réalité. Se déterminer à faire une fi

(1) La chaîne des hautes montagnes connues sous le nom de Cordelière des Andes, qui traverse toute l'Amérique méridionale du Nord au Sud.

longue route, arranger en conséquence ses affaires domestiques, vendre les meubles d'une maison, sans aucune certitude; c'étoit mettre tout au hasard. Enfin, pour savoir à quoi s'en tenir, Mad. *Godin* résolut d'envoyer aux missions un Nègre d'une fidélité éprouvée. Le Nègre part avec quelques Indiens de compagnie; & après avoir fait une partie du chemin, il est arrêté & obligé de revenir chez sa maîtresse, qui l'expédia une seconde fois avec de nouveaux ordres & de plus grandes précautions. Le Nègre retourne, surmonte les obstacles, arrive à Loréto, voit *Tristan* & lui parle; il revient avec la nouvelle que l'armement du Roi de Portugal étoit certain, & que *Tristan* étoit à Loréto. Madame *Godin* se détermina pour lors à se mettre en chemin; elle vendit ce qu'elle put de ses meubles, laissa le reste, ainsi que sa maison de Riobamba, le jardin & terres de Guaslen; un autre bien entre Galté & Maguazo à son beau-frère. On peut juger du long tems qui s'écoula depuis le mois de Septembre 1766 que les lettres furent remises au Jésuite, par le tems qu'exigèrent le voyage de ce Père à Quito, les recherches pour retrouver le paquet passé de main en main, l'éclaircissement des bruits répandus dans la province de Quito & parvenus à Madame *Godin* à Riobamba, ses incertitudes, les deux voyages de son Nègre à Loréto, son retour à Riobamba, la vente des effets d'une maison & les préparatifs d'un si long voyage; aussi ne put-elle partir de Riobamba, quarante lieues au Sud de Quito, que le premier Octobre 1769.

Le bruit de l'armement Portugais s'étoit entendu jusqu'à Guayaquil & sur les bords de la mer du Sud, puisque le sieur R. soi-disant Médecin François, qui revenoit du haut Pérou & alloit à Panama ou Porto-Belo chercher un embarquement, pour passer à Saint-Domingue ou à la Martinique, ou du moins

14 *Lettre de M. Godin des Odonais,*
à la Havanne, & de-là en Europe, ayant fait échelle
dans le golfe de *Guayaquil* à la pointe Sainte-Helene,
apprit qu'une Dame de *Riobamba* se disposoit à par-
tir pour le fleuve des Amazonnes, & s'y embar-
quer sur un bâtiment armé par ordre du Roi de
Portugal pour la conduire à Cayenne. Il changea
aussi-tôt de route, monta la riviere de *Guayaquil*,
& vint à *Riobamba* demander à Madame *Godin*
qu'elle voulût bien lui accorder passage, lui pro-
mettant qu'il veilleroit sur sa santé, & auroit pour
elle toutes sortes d'attentions. Elle lui répondit d'a-
bord qu'elle ne pouvoit pas disposer du bâtiment
qui étoit venu la chercher. Le sieur R. eut re-
cours aux deux frères de Madame *Godin*, qui firent
tant d'instances à leur sœur, en lui représentant
qu'un Médecin pouvoit lui être utile dans une si
longue route, qu'elle consentit à l'admettre dans sa
compagnie. Ses deux frères, qui partoient aussi pour
l'Europe, ne balancerent pas à suivre leur sœur
pour se rendre plus promptement, l'un à Rome où
les affaires de son Ordre l'appelloient, l'autre en
Espagne pour ses affaires particulières. Celui-ci
amenoit un fils de neuf à dix ans qu'il vouloit faire
élever en France. M. de *Grandmaison* mon beau-pere
avoit déjà pris les devants pour tout disposer sur la
route de sa fille, jusqu'au lieu de l'embarquement
au-delà de la grande Cordelière. Il trouva d'abord
des difficultés de la part du Président & Capitaine
général de la province de *Quito*. Vous savez, Mon-
sieur, que la voie de l'Amazone est défendue par le
Roi d'Espagne; mais ces difficultés furent bientôt
levées. J'avois apporté à mon retour de Carthagène,
où j'avois été envoyé en 1740 pour les affaires de
notre compagnie, un passe-port du Vice-Roi de
Santa-Fé, Don *Sebastien de Eslava*, qui nous lais-
soit la liberté de prendre la route qui nous paroî-
troit la plus convenable; aussi le Gouverneur Espa-

gnol de la province de Maynas & d'Omagnas, prévenu de l'arrivée de mon épouse, eut la politesse d'envoyer à sa rencontre un canot avec des rafraîchissemens, comme fruits, laitage, &c. qui l'atteignit à peu de distance de la peuplade d'Omagnas; mais quelles traverses, quelles horreurs devoient précéder cet heureux moment! Elle partit de Riobamba, lieu de sa résidence, avec son escorte, le premier Octobre 1769; ils arriverent à Canclos lieu de l'embarquement sur la petite riviere de Bobonasa qui tombe dans celle de Pastasa, & celle-ci dans l'Amazone. M. de *Grandmaison* qui les avoit précédés d'environ un mois, avoit trouvé le village de Canélos peuplé de ses habitans, & s'étoit aussi-tôt embarqué pour continuer sa route & prévenir des équipages à l'arrivée de sa fille dans tous les lieux de son passage. Comme il la favoit bien accompagnée de ses frères, d'un Médecin, de son Nègre & de trois domestiques Mulâtres ou Indiennes, il avoit continué sa route jusqu'aux missions Portugaises. Dans cet intervalle une épidémie de petite vérole, maladie que les Européens ont portée en Amérique, & plus funeste aux Indiens que la peste, qu'ils ne connoissent pas, ne l'est au levant, avoit fait déserter tous les habitans du village de Canélos qui avoient vu mourir ceux que ce mal avoit attaqué les premiers; les autres s'étoient dispersés au loin dans les bois, où chacun d'eux avoit son abatis; c'est leur maison de campagne. Ma femme étoit partie avec une escorte de trente-un Indiens pour la porter elle & son bagage. Vous savez que ce chemin, le même qu'avoit pris *Don Pedro Maldonado*, aussi parti de Riobamba pour se rendre à *la Laguna*, où vous vous étiez donné rendez-vous; que ce chemin, dis-je, n'est pas praticable même pour des mulets; que les hommes en état de marcher le font à pied, & que les autres se font porter. Les Indiens

que Madame Godin avoit amenés & qui étoient payés d'avance, suivant la mauvaise coutume du pays, à laquelle la méfiance, quelquefois bien fondée, de ces malheureux, a donné lieu, à peine arrivés à Canélos, retournent sur leurs pas, soit par la crainte du mauvais air, soit de peur qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avoient jamais vu un canot que de loin. Il ne faut pas même chercher de si bonnes raisons pour leur désertion; vous savez, Monsieur, combien de fois ils nous ont abandonnés sur nos montagnes, sans le moindre prétexte, pendant le cours de nos opérations. Quel parti pouvoit prendre ma femme en cette circonstance? Quand il lui eût été possible de rebrouffer chemin, le desir d'aller joindre cette barque disposée pour la recevoir par ordre de deux Souverains, celui de revoir un époux après vingt ans d'absence, lui firent braver tous les obstacles dans l'extrémité où elle se voyoit réduite.

Il ne restoit dans le village que deux Indiens échappés à la contagion; ils étoient sans canot. Ils promirent de lui en faire un, & de la conduire à la mission d'Andoas, environ douze journées plus bas en descendant la riviere de Bobonaza, distance qu'on peut estimer de cent quarante à cent cinquante lieues; elle les paya d'avance; le canot achevé ils partent tous de Canélos, ils naviguent deux jours; on s'arrête pour passer la nuit. (Le lendemain matin les deux Indiens avoient disparu; la troupe infortunée se rembarque sans guide, & la première journée se passe sans accident. Le lendemain, sur le midi, ils rencontrent un canot arrêté dans un petit port voisin d'un carbet (1); ils trouvent un Indien convalescent

(1) C'est le nom que l'on donne dans nos colonies des îles & en Canada aux feuillées qui servent d'habitations aux sauvages & d'abri aux voyageurs; les Espagnols leur donnent le nom de *Ranche*.

qui consentit d'aller avec eux, & de tenir le gouvernail. Le troisième jour, voulant ramasser le chapeau du sieur R. . . . qui étoit tombé à l'eau, l'Indien y tombe lui-même; il n'a pas la force de gagner le bord & se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail, & conduit par des gens qui ignoroient la moindre manœuvre; aussi fut-il bientôt inondé; ce qui les obligea de mettre à terre & d'y faire un carbet. Ils n'étoient plus qu'à cinq ou six journées d'*Andoas*. Le sieur R. . . . s'offrit à y aller, & partit avec un autre François de sa compagnie, & le fidele Nègre de Madame *Godin* qu'elle leur donna pour les aider; le sieur R. . . . eut grand soin d'emporter ses effets. J'ai reproché depuis à mon épouse de n'avoir pas envoyé aussi un de ses frères avec le sieur R. . . ., chercher du secours à *Andoas*; elle m'a répondu que ni l'un ni l'autre n'avoient voulu se rembarquer dans le canot après l'accident qui leur étoit arrivé. Le sieur R. . . . avoit promis, en partant, à Madame *Godin* & à ses frères, que sous quinze jours ils recevraient un canot & des Indiens. Au lieu de quinze, ils en attendirent vingt-cinq, & ayant perdu l'espérance à cet égard, ils firent un radeau sur lequel ils se mirent avec quelques vivres & effets. Ce radeau mal conduit aussi, heurta contre une branche submergée & tourna: effets perdus, & tout le monde à l'eau. Personne ne périt grâce au peu de largeur de la rivière en cet endroit. Madame *Godin*, après avoir plongé deux fois, fut sauvée par ses frères. Réduits à une situation plus triste encore que la première, ils résolurent tous de suivre à pied le bord de la rivière. Quelle entreprise! Vous savez, Monsieur, que les bords de ces rivières sont garnis d'un bois fourré d'herbes, de lianes & d'arbuſtes, où l'on ne peut se faire jour que la serpe à la main, en perdant beaucoup de tems. Ils retournerent à leur carbet, prennent les vivres qu'ils y

avoient laissés, & se mettent en route à pied. Ils s'apperçoivent, en suivant le bord de la rivière, que ses sinuosités alongent beaucoup leur chemin; ils entrent dans le bois pour les éviter, & peu de jours après ils s'y perdent. Fatigués de tant de marches dans l'âpreté d'un bois si incommode pour ceux mêmes qui y font faits, blessés aux pieds par les ronces & les épines, leurs vivres finis, pressés par la soif, ils n'avoient d'autre ressource que quelques graines, fruits sauvages, & choux palmistes. Enfin épuisés par la faim, l'altération, la lassitude, les forces leur manquent, ils succombent, ils s'affeyent, & ne peuvent plus se relever. Là ils attendent leurs derniers momens; en trois ou quatre jours ils expirent l'un après l'autre. Madame Godin, étendue à côté de ses freres & de ces autres cadavres, resta deux fois vingt-quatre heures étourdie, égarée, anéantie, & cependant tourmentée d'une soif ardente. Enfin la Providence qui vouloit la conserver, lui donna le courage & la force de se traîner & d'aller chercher le salut qui l'attendoit. Elle se trouvoit sans chaussure, demi-nue: deux mantilles & une chemise en lambeaux par les ronces la couvroient à peine: elle coupa les fouliers de ses frères, & s'en attacha les semelles aux pieds. Ce fut à peu près du 25 au 30 Décembre 1769 que cette troupe infortunée périt au nombre de sept. J'en juge par des dates postérieures bien constatées; & sur ce que la seule victime échappée à la mort m'a dit que ce fut huit à neuf jours après avoir quitté le lieu où elle avoit vu ses frères & ses domestiques rendre les derniers soupirs, qu'elle parvint au bord du Bobonasa. Il est fort vraisemblable que ce tems lui parut très-long. Comment, dans cet état d'épuisement & de disette, une femme délicatement élevée, réduite à cette extrémité, put-elle conserver sa vie, ne fût-ce que quatre jours? Elle m'a assuré qu'elle a été seule

dans le bois dix jours, dont deux à côté de ses frères morts, attendant elle-même son dernier moment; & les autres huit à se traîner errant çà & là. Le souvenir du long & affreux spectacle dont elle avoit été témoin, l'horreur de la solitude & de la nuit dans un désert, la frayeur de la mort toujours présente à ses yeux, frayeur que chaque instant devoit redoubler, firent sur elle une telle impression que ses cheveux blanchirent. Le deuxième jour de sa marche, qui ne pouvoit pas être considérable, elle trouva de l'eau, & les jours suivans quelques fruits sauvages & quelques œufs verts qu'elle ne connoissoit pas, mais que j'ai reconnus par la description qu'elle m'en a faite pour des œufs d'une espece de perdrix (1). A peine elle pouvoit avaler, tant l'œzophage s'étoit retréci par la privation des alimens. Ceux que le hasard lui faisoit rencontrer suffirent pour substenir son squelette. Il étoit tems que le secours qui lui étoit réservé parût.

Si vous lisez dans un roman qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une riviere, retirée à demi noyée, s'enfonce dans un bois elle huitième, sans route, & y marche plusieurs semaines, se perd; souffre la faim, la soif, la fatigue jusqu'à l'épuisement, voit expirer ses deux frères beaucoup plus robustes qu'elle, un neveu à peine sorti de l'enfance, trois jeunes femmes, ses domestiques, un jeune valet du médecin qui avoit pris les devants; qu'elle survit à cette catastrophe; que restée seule deux jours & deux nuits entre ces cadavres, dans des cantons où abondent les tigres & beaucoup de serpens très-dangereux (2), sans avoir jamais rencontré un

(1) C'est du moins le nom que donnent les Espagnols à ce gibier assez commun dans les pays chauds d'Amérique.

(2) J'ai vu dans ces quartiers des onces, sorte de tigre noir.

feul de ces animaux ; qu'elle se relève , se remet en chemin couverte de lambeaux , errante dans un bois fans route, jusqu'au huitième jour qu'elle se retrouva sur le bord du Bobonofa ; vous accuseriez l'auteur du roman de manquer à la vraisemblance ; mais un historien ne doit à son lecteur que la simple vérité. Elle est attestée par les lettres originales que j'ai entre les mains de plusieurs Missionnaires de l'Amazonne , qui ont pris part à ce triste événement dont je n'ai eu d'ailleurs que trop de preuves, comme vous le verrez par la suite de ce récit. Ces malheurs ne seroient point arrivés , si *Tristan* n'eût pas été un commissionnaire infidèle ; si , au lieu de s'arrêter à Loréto , il avoit porté mes lettres au Supérieur à la Laguna , mon épouse eût trouvé , comme son pere , le villagede Canélos peuplé d'Indiens , & un canot prêt pour continuer sa route.

Ce fut donc le huit ou neuvième jour , suivant le compte de *Madame Godin*, qu'après avoir quitté le lieu de la scène funeste , elle se retrouva sur les bords du Bobonofa. A la pointe du jour elle entendit du bruit à environ deux cents pas d'elle. Un premier mouvement de frayeur la fit d'abord se renfoncer dans le bois ; mais faisant réflexion que rien ne pouvoit lui arriver de pis que son état actuel , & qu'elle n'avoit par conséquent rien à craindre , elle gagna le bord , & vit deux Indiens qui pouffoient un canot à l'eau. Il est d'usage lorsqu'on met à terre pour faire nuit , d'échouer en tout ou partie les canots , pour éviter les accidens ; & en effet un canot à flot pendant la nuit & dont l'amarre casseroit , s'en iroit à la dérive ; & que deviendroient ceux qui dorment

la plus féroce ; il y a aussi en serpens des especes les plus venimeuses , telle que le serpent à *sonnette* , celui que les Espagnols nomment *Coral* , & le fameux *Balalao* , qu'on nomme à *Cayenne* , *serpent grage*,

tranquillement à terre ? Les Indiens apperçurent de leur côté Madame *Godin*, & vinrent à elle. Elle les conjura de la conduire à Andoas. Ces Indiens, retirés depuis long-tems de Canelos avec leurs femmes pour fuir la contagion de la petite vérole, venoient d'un abattis qu'ils avoient au loin, & descendoient à Andoas. Ils reçurent mon épouse avec des témoignages d'affection, la soignèrent & la conduisirent à ce village. Elle auroit pu s'y arrêter quelques jours, pour se reposer, & l'on peut juger qu'elle en avoit grand besoin; mais indignée du procédé du Missionnaire à la merci duquel elle se trouvoit livrée, & avec lequel, pour cette raison même, elle se vit obligée de dissimuler, elle ne voulut pas prolonger son séjour à Andoas, & n'y eût pas même passé la nuit, si cela eût dépendu d'elle.

Il venoit d'arriver une grande révolution dans les missions de l'Amérique Espagnole dépendantes de Lima, de Quito, de Charcas, & du Paraguai, desservies & fondées par les Jésuites depuis un & deux siècles. Un ordre imprévu de la Cour de Madrid les avoit expulsés de tous leurs collèges & de leurs missions. Ils avoient tous été arrêtés, embarqués & envoyés dans les Etats du Pape. Cet événement n'avoit pas causé plus de trouble qu'en eût fait le changement d'un Vicaire de village. Les Jésuites avoient été remplacés par des prêtres séculiers. Tel étoit celui qui remplissoit les fonctions de Missionnaire à Andoas, & dont je cherche à oublier le nom. Madame *Godin* dénuée de tout, & ne sachant comment témoigner sa reconnoissance aux deux Indiens qui lui avoient sauvé la vie, se souvint qu'elle avoit au col, suivant l'usage du pays, deux chaînes d'or du poids d'environ quatre onces; elle en donna une à chaque Indien, qui crut voir les cieux ouverts; mais le Missionnaire, en sa présence même, s'empara des deux chaînes, & les remplaça en doi-

nant aux Indiens trois ou quatre aunes de cette grosse toile de coton fort claire, que vous savez qui se fabrique dans le pays, & qu'on nomme *Tucuyo*. Ma femme fut si irritée de cette inhumanité, qu'elle demanda à l'instant même un canot & un équipage, & partit dès le lendemain pour la Laguna. Une Indienne d'Andoas lui fit un jupon de coton, qu'elle envoya payer dès qu'elle fut arrivée à la Laguna, & qu'elle conserve précieusement, ainsi que les semelles des fouliers de ses frères dont elle s'étoit fait des sandales : triste monument qui m'est devenu cher ainsi qu'à elle.

Pendant qu'elle erroit dans les bois, son fidèle Nègre remontoit la rivière avec les Indiens d'Andoas, qu'il amenoit à son secours. Le sieur *R. . . .*, plus occupé de ses affaires personnelles que de préférer l'expédition du canot qui devoit rendre la vie à ses bienfaiteurs, à peine arrivé à Andoas, en étoit parti avec son camarade & son bagage, & s'étoit rendu à Omaguas. Le Nègre arrivé au carbet où il avoit laissé sa maîtresse & ses frères, suivit leur trace dans les bois, avec les Indiens du canot jusqu'à la rencontre des corps morts déjà infects & méconnoissables. A cet aspect, persuadés qu'aucun n'avoit échappé à la mort, le Nègre & les Indiens reprirent le chemin du carbet, recueillirent tout ce qu'on y avoit laissé, & revinrent à Andoas avant que ma femme y fût arrivée. Le Nègre, à qui il ne restoit plus de doute sur la mort de sa maîtresse, alla trouver le sieur *R. . . .* à Omaguas, & lui remit tous les effets dont il s'étoit chargé. Celui-ci n'ignoroit pas que *M. de Grandmaison*, arrivé à Loréto, y attendoit ses enfans avec impatience. Une lettre de *Tristan* que j'ai entre les mains prouve même que mon beau-père, informé de l'arrivée du Nègre *Joachim*, recommandoit à *Tristan* de l'aller chercher & de le lui amener; mais ni *Tristan* ni le sieur *R. . . .* ne jugèrent

pas à propos de satisfaire mon beau-pere; & loin de se conformer à son desir, le sieur, de son autorité, renvoya le Negre à Quito, en gardant les effets qu'il avoit rapportés.

Vous savez, Monsieur, que la Laguna n'est pas située sur le bord de l'Amazone, mais à quelques lieues en remontant le *Guallaga*, l'une des rivieres qui grossissent ce fleuve de leurs eaux. *Joachim* congédié par le sieur *R. . . .*, n'eut garde d'aller rechercher à la *Laguna* sa maîtresse qu'il croyoit morte. Il retourna droit à *Quito*; ce Negre est perdu pour elle & pour moi. Vous n'imaginerez pas quelle raison m'a depuis alléguée le sieur *R. . . .* pour se disculper d'avoir renvoyé un domestique fidèle & qui nous étoit si nécessaire. « Je craignois, me dit-il, » qu'il ne m'affassinât ». Qui pouvoit, lui répliquai-je, vous donner un tel soupçon d'un homme dont vous connoissiez le zèle & la fidélité, & qui avoit navigué avec vous pendant long-tems? Si vous craigniez qu'il ne vous vît de mauvais œil, & qu'il ne vous imputât la mort de sa maîtresse, que ne l'envoyiez-vous à M. de *Grandmaison* qui le réclamoit & qui n'étoit pas loin de vous? Que ne le faisiez-vous au moins mettre aux fers? Vous étiez chez le Gouverneur d'*Omaguas* qui vous auroit prêté main-forte. J'ai de tout cela un certificat de M. d'*Albanel*, Commandant d'*Oyapok*, en présence de qui je fis ces reproches au sieur *R. . . .*, & ce certificat est légalisé par le Juge de Cayenne.

Pendant ce tems Madame *Godin*, avec le canot & les Indiens d'*Andoas*, étoit arrivée à la *Laguna* où elle fut reçue avec toute l'affabilité possible par le Docteur *Romero*, nouveau Supérieur des missions, qui, par ses bons traitemens pendant environ six semaines qu'elle y séjourna, n'oublia rien pour rétablir sa santé fort altérée, & pour la distraire du souvenir de ses malheurs. Le premier soin du Docteur *Romero* fut

de dépêcher un Exprès au Gouverneur d'Omagnas , pour lui donner avis de l'arrivée de Madame *Godin* , & de l'état de langueur où elle se trouvoit. Sur cette nouvelle le sieur *R. . . .* , qui lui avoit promis tous ses soins , ne put se dispenser de la venir trouver , & lui rapporta quatre assiettes d'argent , un pot à boire , une jupe de velours , une de Persienne , une autre de taffetas , quelque linge & nipes tant à elle qu'à ses freres , en ajoutant que tout le reste étoit pourri. Il oublioit que des bracelets d'or , que des tabatieres , des reliquaires d'or , & des pendans d'oreilles d'émeraudes ne pourrissent point , non plus que d'autres effets de cette nature ou qui sont dans le même cas. Si vous m'aviez ramené mon Nègre , ajouta Madame *Godin* , je saurois de lui ce qu'il a fait des effets qu'il a dû trouver dans le carbet. A qui voulez-vous que j'en demande compte ? Allez , Monsieur , il ne m'est pas possible d'oublier que vous êtes l'auteur de mes malheurs & de mes pertes ; prenez votre parti , je ne puis plus vous garder en ma compagnie. Mon épouse n'étoit que trop bien fondée ; mais les instances de M. *Roméro* , à qui elle n'avoit rien à refuser , & qui lui représenta que si elle abandonnoit le sieur *R. . . .* il ne sauroit que devenir , triompherent de sa répugnance , & elle consentit enfin à permettre au sieur *R. . . .* de la suivre.

Quand Madame *Godin* fut un peu rétablie , M. *Roméro* écrivit à M. de *Grandmaison* qu'elle étoit hors de danger , qu'il eût à lui envoyer *Tristan* pour la conduire à bord de la barque de Portugal. Il écrivit aussi au Gouverneur qu'il avoit représenté à Madame *Godin* , dont il louoit le courage & la piété , qu'elle ne faisoit que de commencer un long & pénible voyage , quoiqu'elle eût déjà fait quatre cents lieues & plus , qu'il lui en restoit quatre ou cinq fois autant jusqu'à Cayenne ; qu'à peine échappée à la mort , elle alloit s'exposer à de nouveaux risques ;

qu'il lui avoit offert de la faire reconduire en toute sûreté à Riobamba sa résidence ; mais qu'elle lui avoit répondu qu'elle étoit étonnée de la proposition qu'il lui faisoit ; que Dieu l'avoit préservée seule des périls où tous les siens avoient succombé ; qu'elle n'avoit d'autre desir que de joindre son mari ; qu'elle ne s'étoit mise en route qu'à cette intention , & qu'elle croiroit contrarier les vues de la Providence , en rendant inutile l'assistance qu'elle avoit reçue de ses deux chers Indiens & de leurs femmes , ainsi que tous les secours que lui-même , M. *Romero* , lui avoit prodigués ; qu'elle leur devoit la vie à tous , & que Dieu seul pouvoit les récompenser. Ma femme m'a toujours été chère ; mais de pareils sentimens m'ont fait ajouter le respect à la tendresse. *Tristan* n'arrivant point ; M. *Roméro* , après l'avoir attendu inutilement , arma un canot , & donna ordre de conduire Madame *Godin* à bord du bâtiment du Roi de Portugal , sans s'arrêter en aucun endroit. Ce fut alors que le Gouverneur d'Omaguas , sachant qu'elle descendoit le fleuve , & ne devoit mettre à terre nulle part , envoya un canot à sa rencontre avec quelques rafraîchissemens.

Le Commandant Portugais , M. de *Rebello* , en ayant eu avis , fit armer une pirogue commandée par deux de ses soldats , & munie de provisions , avec ordre d'aller au devant de Madame *Godin*. Ils la joignirent au village de Pévas. Cet Officier , pour remplir plus exactement encore les ordres du Roi son maître , fit remonter avec beaucoup de peine son bâtiment , en doublant les rameurs , jusqu'à la Mission Espagnole de Loréto , où il la reçut à son bord. Elle m'a assuré que depuis ce moment jusqu'à Oyapok , pendant le cours d'environ mille lieues , rien ne lui manqua pour les commodités les plus recherchées , ni pour la chère la plus délicate , à quoi elle ne pouvoit s'attendre , ce qui n'a peut-

être pas d'exemple dans une pareille navigation, provisions de vins & de liqueurs pour elle dont elle ne fait aucun usage, abondance de gibier & de poisson, au moyen de deux canots qui prenoient les devants de la galiote. M. le Gouverneur du Parà avoit envoyé des ordres dans la plupart des postes, & de nouveaux rafraîchissemens.

J'oubliois de vous dire que les souffrances de mon épouse n'étoient pas finies ; qu'elle avoit le pouce d'une main en fort mauvais état. Les épines qui y étoient entrées dans le bois, & qu'on n'avoit encore pu extirper, avoient formé un abcès ; le tendon & l'os même étoient endommagés. On parloit de lui couper le pouce. Cependant à force de soins & de topiques, elle en fut quitte pour les douleurs de l'opération par laquelle on lui tira quelques esquilles à San-Pablo, & pour la perte du mouvement de l'articulation du pouce. La galiote continua sa route à la forteresse de *Curupa*, que vous connoissez à soixante lieues environ au-dessus du Parà. M. de *Martel*, Chevalier de l'Ordre de Christ, Major de la garnison du Parà, y arriva le lendemain par ordre du Gouverneur pour prendre le commandement de la galiote, & conduire Madame *Godin* au fort d'Oyapok. Peu après le débouquement du fleuve, dans un endroit de la côte où les courans sont très-violens (1), il perdit une de ses anches ; & comme il eût été imprudent de s'exposer avec une seule, il envoya sa chaloupe à Oyapok chercher du secours, qui lui fut aussi-tôt envoyé. A cette nouvelle je sortis du port d'Oyapok sur une galiotte qui m'appartenoit, avec laquelle j'allai croiser sur la côte à la rencontre du bâtiment que j'atteignis, le quatrième jour, par le travers de Mayacaré ;

(1) A l'embouchure d'une rivière, dont le nom Indien, corrompu à Cayenne, est le Carapa pourri.

& ce fut sur son bord qu'après vingt ans d'absence, d'alarmes, de traverses & de malheurs réciproques, je rejoignis une épouse chérie que je ne me flattois plus de revoir. J'oubliai dans ses embrassemens la perte des fruits de notre union dont je me félicité même, puisqu'une mort prématurée les a préservés du sort funeste qui les attendoit ainsi que leurs oncles dans les bois de Canelos, sous les yeux de leur mere, qui n'auroit sûrement pas survécu à ce spectacle (1). Nous mouillâmes à Oyapok le 22 Juillet 1770. Je trouvai en M. de *Martel* un Officier aussi distingué par ses connoissances que par les avantages extérieurs. Il possède presque toutes les langues de l'Europe, la latine même fort bien; & pourroit briller sur un plus grand théâtre que le Parà. Il est d'origine François, de l'illustre famille dont il porte le nom. J'eus le plaisir de le posséder pendant quinze jours à Oyapok, où M. de *Fiedmond*, Gouverneur de Cayenne, à qui le Commandant d'Oyapok donna avis de son arrivé par un Exprès, dépêcha aussi-tôt un bateau avec des rafraîchissemens. On donna au bâtiment Portugais une carène dont il avoit besoin, & une voilure propre à remonter la côte contre les courans. M. le Commandant d'Oyapok donna à M. de *Martel* un pilote-côtier pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Je me proposois de le conduire jusques - là dans ma galiote; mais il ne me permit pas de le suivre plus loin que le cap d'Orange. Je le quittai avec tous les sentimens que m'avoient inspirés ainsi qu'à mon épouse les procédés nobles & les attentions fines qu'elle & moi avions éprou-

(1) Ma dernière fille étoit morte de la petite vérole dix-huit mois avant le départ de sa mere, de Riobamba, âgée de dix-huit à dix-neuf ans. Elle étoit née trois mois après mon départ de la Province de Quito: & c'est par une de vos lettres de Paris que j'en reçus la nouvelle à Cayenne en 1752.

vés de cet Officier & de sa généreuse nation. J'y avois été préparé dès mon précédent voyage.

J'aurois dû vous dire plutôt , qu'en descendant l'Amazone l'année 1749 , sans autre recommandation pour les Portugais , que le souvenir de la nouvelle que vous aviez répandue à votre passage en 1743 , qu'un de vos Compagnons de voyage prendroit la même route que vous ; je fus reçu dans tous les établissemens du Portugal par les Missionnaires & tous les Commandans des Forts , avec toute l'affabilité possible. J'avois fait en passant à San-Pablo l'acquisition d'un canot , sur lequel j'avois descendu le fleuve jusqu'au Fort de Curupa , d'où j'écrivis au Gouverneur du Grand Parà , M. *François Mendoza Gorjaó* , pour lui faire part de mon arrivée , & lui demander la permission de passer de Curupa à Cayenne , où je comptois me rendre en droiture. Il m'honora d'une réponse si polie , que je n'hésitai pas à quitter ma route , & à prendre un très-long détour pour l'aller remercier , & lui rendre mes devoirs. Il me reçut à bras ouverts , me logea , ne permit pas que j'eusse d'autre table que la sienne , me retint huit jours , & ne voulut pas me laisser partir avant qu'il ne partît lui-même pour Saint-Louis de Maranaô , où il alloit faire sa tournée. Après son départ je remontai à Curupa avec mon canot escorté d'un autre plus grand que m'avoit donné le Commandant de ce Fort pour descendre au Parà , qui , comme vous l'avez remarqué , est sur une grande rivière qu'on a pris mal à propos pour le bras droit de l'Amazone , avec laquelle la rivière de Parà communique par un canal naturel creusé par les marées , qu'on nomme Tagipuru. Je trouvai à Curupa une grande pirogue qui m'attendoit , armée par ordre du Gouverneur de Parà , commandée par un Sergent de la Garnison , & armée de quatorze rames , pour me conduire à Cayenne , où je me rendis par Macapa , en cotoyant la rive

gauche de l'Amazone, jusqu'à son embouchure, sans faire comme vous le tour de la grande Isle de Joanes ou de Marajo. Après un pareil traitement reçu sans recommandation expresse, à quoi ne devois-je pas m'attendre depuis que S. M. T. F. avoit daigné donner des ordres précis pour expédier un bâtiment jusqu'à la frontiere de ses Etats, & destiné à recevoir ma famille pour la transporter à Cayenne ?

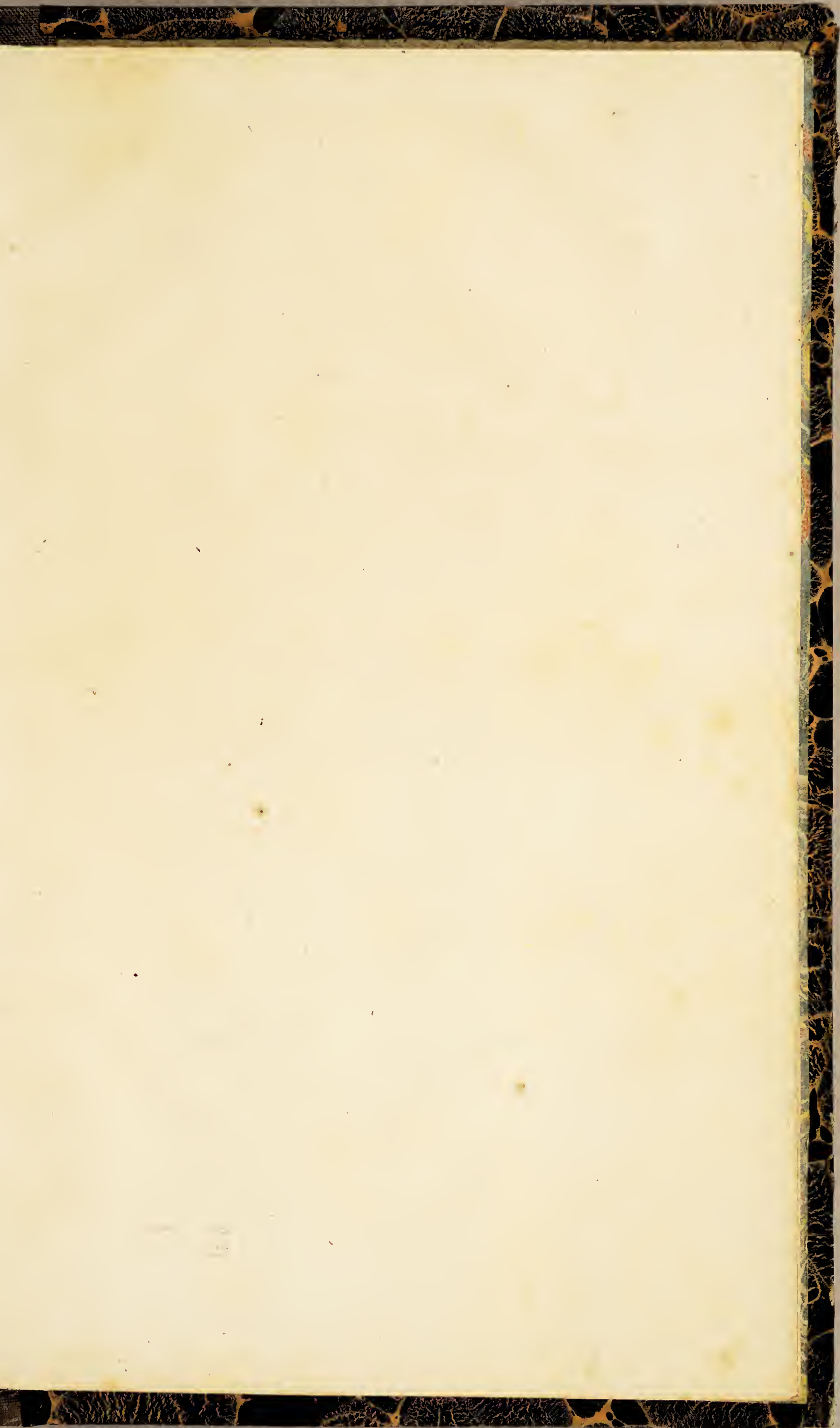
Je reviens à mon récit. Après avoir pris congé de M. de Martel sur le cap d'Orange avec toutes les démonstrations d'usage en pareil cas entre les marins, je revins à Oyapok d'où je me rendis à Cayenne.

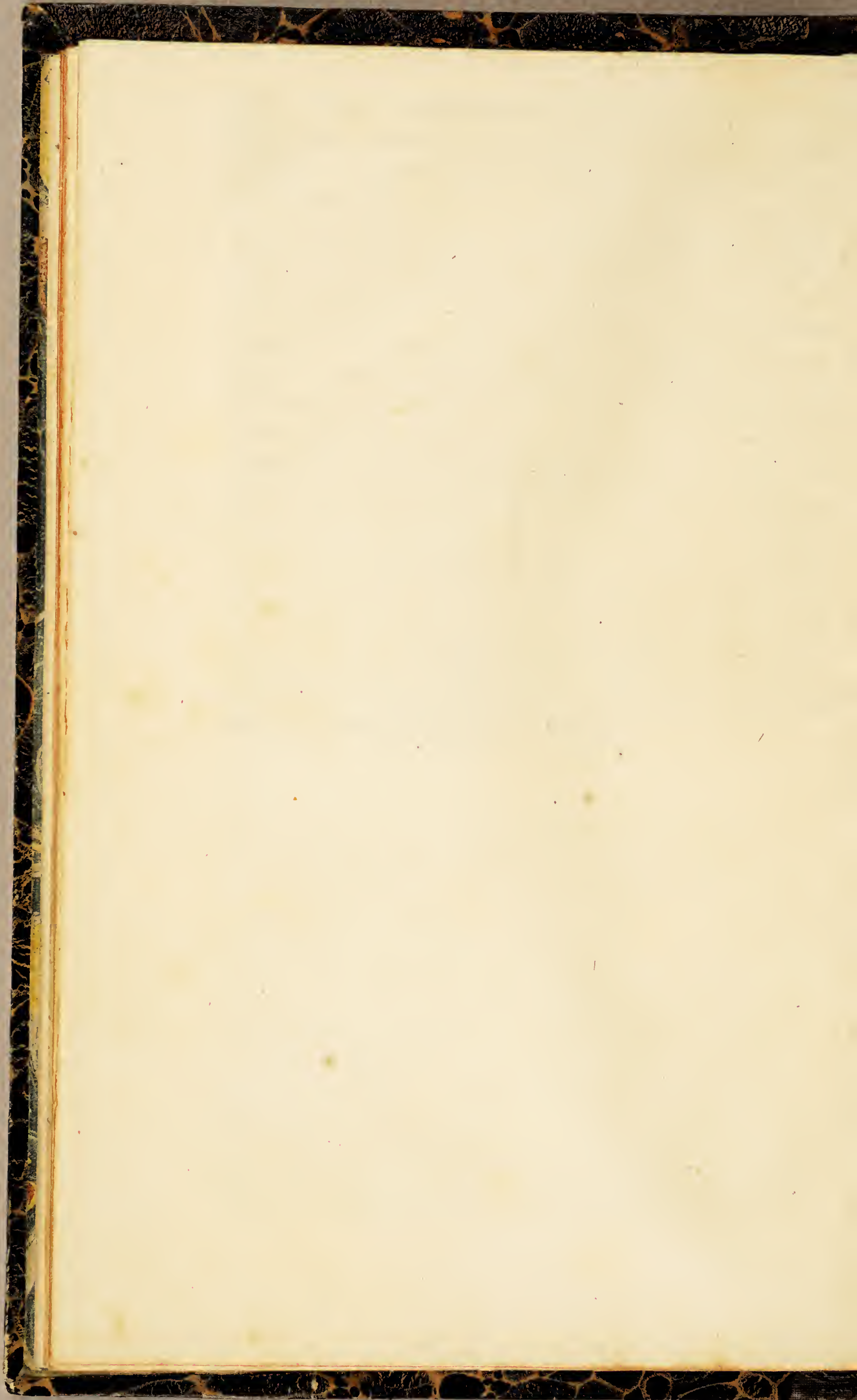
Il ne me manquoit plus que d'avoir un procès que j'ai gagné bien inutilement. *Tristan* me demandoit le salaire que je lui avoit promis de 60 livres par mois. J'offris de lui payer dix-huit mois, qui étoient le tems au plus qu'auroit duré son voyage s'il eût exécuté sa commission. Un Arrêt du Conseil Supérieur de Cayenne, du 7 Janvier dernier, l'a condamné à me rendre compte de sept à huit mille francs d'effets que je lui avois remis, déduction faite de 1080 livres que je lui offrois pour dix-huit mois de salaire entre nous convenu. Mais ce malheureux, après avoir abusé de ma confiance, après avoir causé la mort de huit personnes, en comptant l'Indien noyé & tous les malheurs de mon épouse, après avoir dissipé tout le produit des effets que je lui avois confiés, restoit insolvable ; & je n'ai pas cru devoir augmenter mes pertes en le nourrissant en prison.

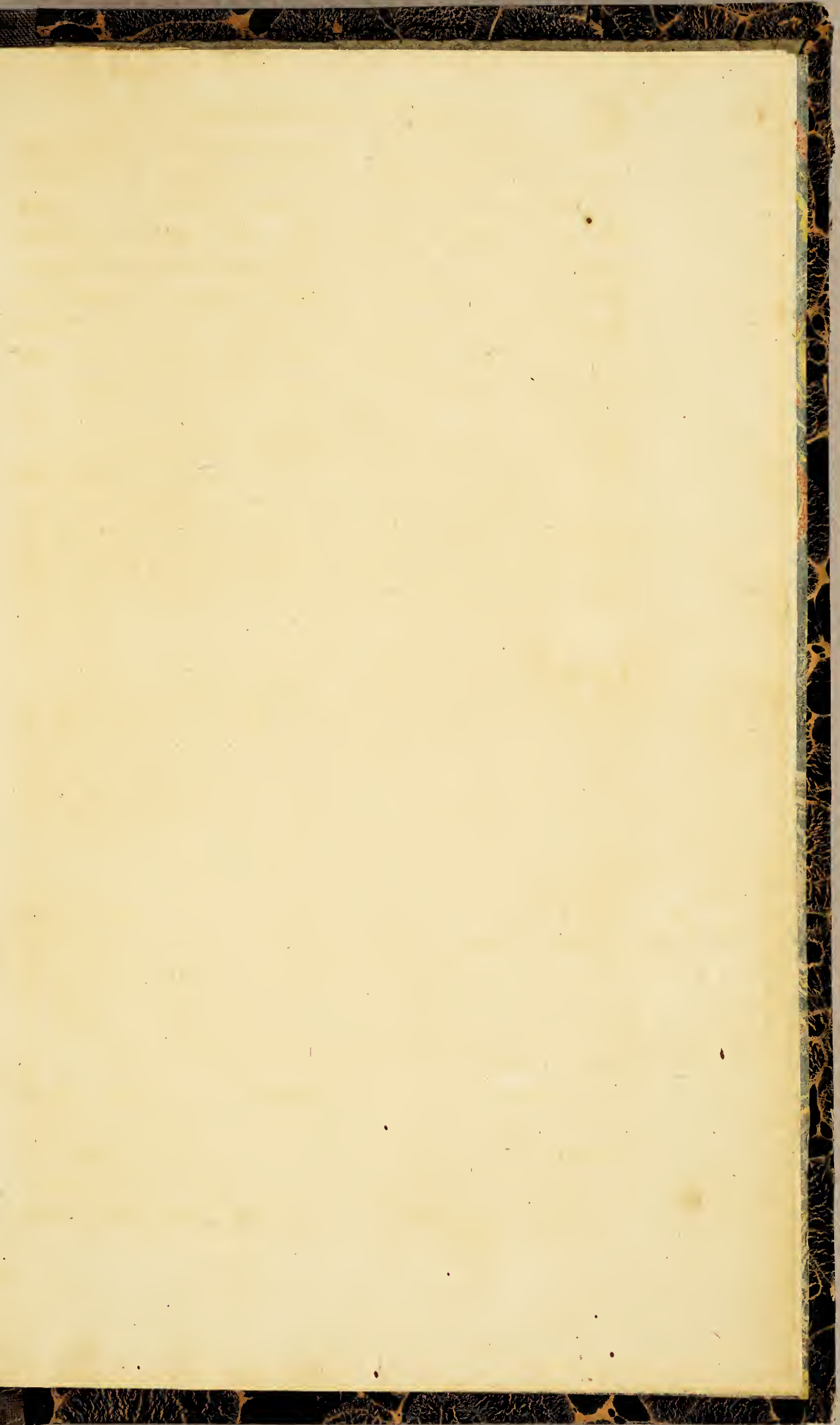
Je crois, Monsieur, avoir satisfait à ce que vous desiriez. Les détails où je viens d'entrer m'ont beaucoup coûté, en me rappelant de douloureux souvenirs. Le procès contre *Tristan* & les maladies de ma femme depuis son arrivée à Cayenne, qui n'étoient que la suite de ce qu'elle avoit souffert, ne m'ont pas permis de l'exposer plutôt que cette an-

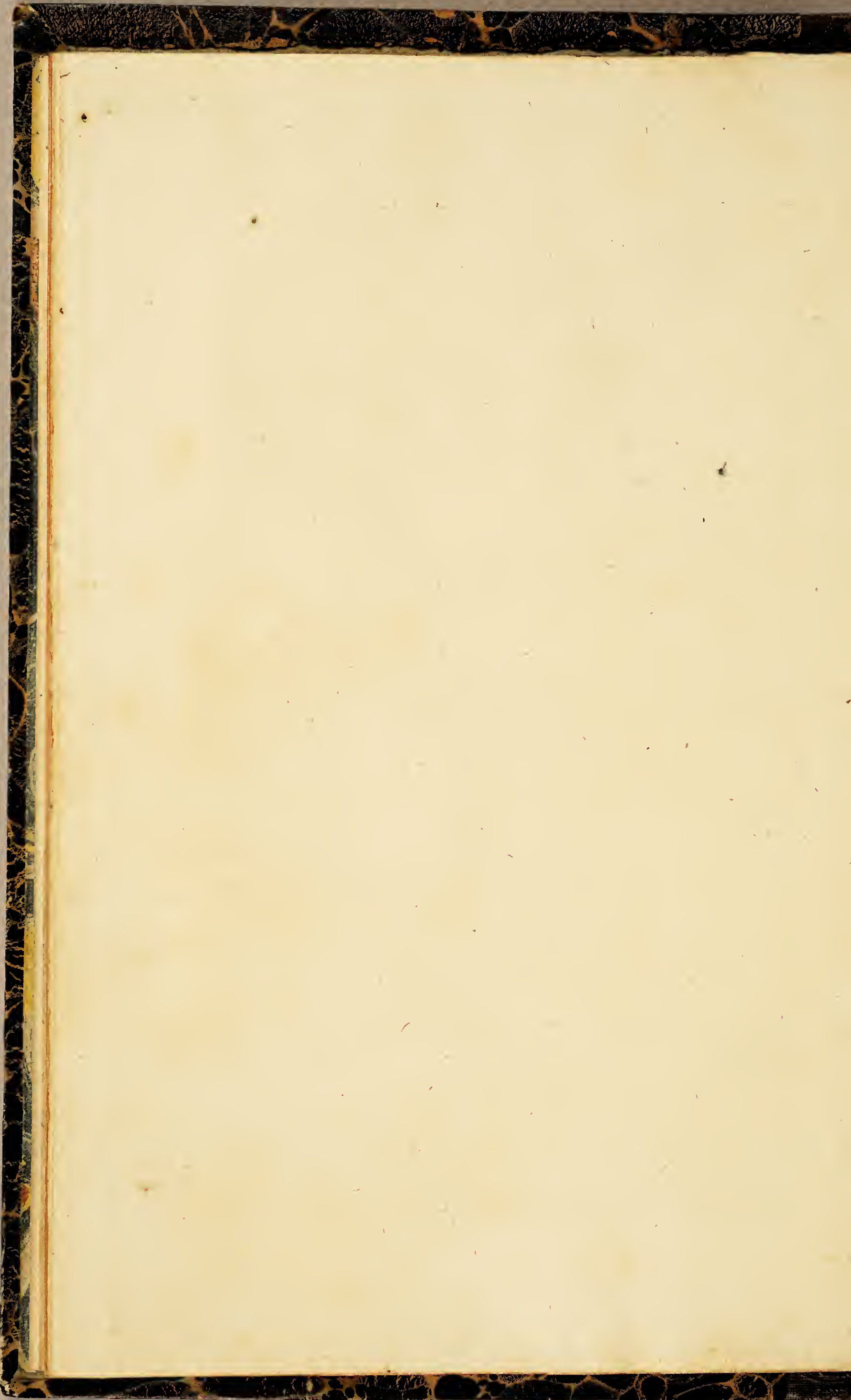
née à un voyage de long cours par mer. Elle est actuellement avec son pere dans le sein de ma famille, où ils ont été reçus avec tendresse. M. de *Grand-maison* ne songeoit pas venir en France; il ne vouloit que remettre sa fille à bord du bâtiment Portugais; mais se voyant dans un âge avancé, ses enfans péris, pénétré de la plus vive douleur, il abandonna tout, & s'embarqua avec elle, chargeant son autre gendre, le Sr *Savala*, résident aussi à Riobamba, des effets qu'il y avoit laissé. Quelques soins que l'on se donne pour égayer mon épouse, elle est toujours triste: ses malheurs lui sont toujours présens. Que ne m'at-il pas coûté pour tirer d'elle les éclaircissimens dont j'avois besoin pour les exposer à mes Juges dans le cours de mon procès! Je conçois même qu'elle m'a tû, par délicatesse, des détails dont elle voudroit perdre le souvenir, & qui ne pouvoient que m'affliger. Elle ne vouloit pas même que je poursuivisse *Tristan*, laissant encore agir sa compassion, & suivant les mouvemens de sa piété envers un homme si malhonnête & si injuste.

F I N.









E 774

L 142d





